

Lamennais et ses correspondants suisses

Autor(en): **Roussel, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **5 (1911)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-119890>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lamennais et ses correspondants suisses

Par A. ROUSSEL

(Suite.)

Andley à Lamennais.

Ce 14 mai 1836.

*M. l'abbé F. de La Mennais
à la Chênaie
près et par Dinan.*

(France) *Ille-et-Vilaine.*

La vie n'est que changement et inconstance, mon vieil ami ; c'est ce que je viens d'éprouver encore une fois, car me voilà chef d'une maison d'éducation de collègue que j'étais. M. d'Aulnois est parti pour l'Allemagne dans l'espoir de fonder un établissement de Polonais dans une ville de ce pays, parce qu'on ne leur permettait plus de venir en Suisse. Il est résulté de ce brusque changement que plusieurs familles m'ont laissé les enfans qui n'ont pu le suivre. On paraît me vouloir du bien et peut-être la Providence me destine-t-elle à en faire un peu ; mais je ne pourrai nettement connaître ma position qu'au mois d'août, parce que bien des personnes attendent, me dit-on, pour voir comment *cela ira*. Heureusement tous ne font pas de même, car autrement je serais forcé de plier bagage pour l'étranger. Au reste, la Savoie, ma voisine, offre plus de ressources littéraires, et bien des gens aisés de ce pays ne savent que faire de leurs enfans. Le prix élevé de M. d'A. les effrayait, tandis que le mien, de 12 à 1500 fr., est plus à la portée de certaines bourses.

Il y a deux jours que j'ai reçu une lettre de mon excellente tante ; elle parle de vous avec cette affection que vous lui connaissez et semble se résigner à sa pénible situation avec une foi admirable. Je la soupçonne malheureuse et les lourdes dépenses que j'ai à supporter en ce

moment ne me permettent pas de faire ce que je voudrais ; ah ! quand viendra le temps où je la verrai de nouveau ?

Et vous-même, dites-moi ce que vous faites ? Une lettre ne peut renfermer tout ce que je voudrais savoir de votre position, mais au moins donnez-moi quelques détails sur votre santé et votre intérieur. Etes-vous seul à la Chênaie ? Travaillez-vous toujours à l'ouvrage de métaphysique, qui vous occupait il y a trois ans ? Enfin votre esprit est-il un peu tranquille ? Vous me connaissez assez, pour savoir que toutes ces questions proviennent de l'affection filiale que je vous ai vouée et que j'emporterai dans la tombe *envers et contre tous*. Quand je contemple votre vie et que je la compare à mon humble obscurité, je me trouve encore le plus heureux au milieu de ce pays magnifique, et pourtant je regrette beaucoup les landes de ma bonne Bretagne. Aimez-moi comme de coutume.

Votre dévoué et affectionné,

C.-F. ANDLEY.

Campagne Chaumont du Vuache, près Carouge et Genève.

Note.

Lamennais, à ce moment précis, s'apprêtait à quitter la Chênaie, car il s'y sentait trop seul, pour retourner à Paris, où il ne tardera pas à se fixer. Il mandait, le 30 juillet 1836, à M^{me} Cottu, de Paris, rue de Vaugirard, 108 :

« J'ai dû arriver ici bien peu de temps après que vous en êtes partie, car voilà près de deux mois que j'y suis de retour, avec l'intention de m'y fixer tout à fait. Je suis trop vieux pour aller et venir de Bretagne à Paris et de Paris en Bretagne, et quelque attrait qu'ait pour moi la vie des champs, j'ai trouvé que la solitude à peu près complète où j'aurais été pendant la plus grande partie de l'année ne me convenait plus comme autrefois, etc. » (Lettres de Lamennais à la baronne Cottu, publiées par le comte d'Haussonville, 287 et suiv.)

Senfft à M. Vuarin.

A ce dossier mennaisien je me permets d'ajouter deux lettres de M. de Senfft à M. Vuarin. J'ai pensé qu'elles ne seraient peut-être pas sans intérêt pour les lecteurs de la *Revue*. Il est d'ailleurs question du malheureux apostat.

(Sans adresse. Papier doré sur tranche.)

La Haye, 4 janvier 1838.

Mon respectable ami,

Il m'a été doux de recevoir de vos nouvelles directes à cette énorme distance où me voilà jeté loin de toutes mes relations, de mes habitudes,

de mes intérêts les plus chers. Il est difficile d'entretenir une correspondance suivie quand on se trouve dans un monde tout à fait étranger à celui à qui l'on écrit, autant qu'on y est étranger soi-même. Cependant il y a ici beaucoup de bons catholiques ; il y a surtout une maison de la Compagnie de J. et c'est là qu'est mon véritable *home*.

Quand vous m'écriviez, vous n'aviez pas encore connaissance de l'évènement de Cologne, évènement glorieux, destiné à réveiller la foi presque engourdie en Allemagne et à faire éclater partout les louanges du Seigneur, dont les plus magnifiques triomphes sortent toujours de l'adversité. Quelle douleur de ne plus voir Féli dans nos rangs pour jouir de ce triomphe ! Je lui adresserai incessamment par notre ambassade à Paris cette collection de ses lettres précieusement conservées depuis quinze ans. Je garderai les premières années de sa correspondance qui alors s'adressait à moi et qui n'est pas comprise dans sa demande. Je ne lui redemande pas les lettres de Mad^e de Senfft ; mais j'en recevrais avec plaisir telle partie qu'il pourrait m'en renvoyer. J'ai trop peu de ce qui est sorti de sa plume ; et dans quelque moment de loisir je m'occuperai peut-être à mettre en ordre ces trésors.

J'ose espérer que vous ne m'oubliez pas, surtout dans vos saints Sacrifices. Je serais heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose dans ce pays-ci. Pour former quelque projet de vous revoir, je ne me le permets plus. J'accomplis aujourd'hui mes 64 ans. Agréez mes tendres respects.

SENFFT.

Avez-vous des nouvelles de Mad. la Comtesse Marie Potocka ?

Notes.

On sait que M. de Senfft était, ou du moins avait été, en relations fréquentes avec Lamennais et avec M. Vuarin.

Forgues a publié les très nombreuses lettres de Lamennais à M. et M^{me} de Senfft.

L'illustre écrivain avait redemandé ses lettres, originaux ou copies, à ses nombreux correspondants, pour qu'on les publiât telles quelles après sa mort. C'est la seule *autobiographie* à laquelle il voulût consentir. Voir *Blaize*, II, 347 et suiv.

(Sans adresse. Papier doré sur tranche.)

La Haye, le 5 avril 1840.

Mon très respectable ami,

Je ne puis regarder sans confusion la date de la lettre par laquelle vous m'avez recommandé les intérêts d'un établissement qui se rattache

aux besoins les plus pressants de la société, à ceux dont dépend le salut, l'avenir tout entier de l'ordre social en Europe. Pénétré de cette vérité que les ennemis du bien combattent en France ce qu'on néglige malheureusement en Allemagne, j'étais prêt à contribuer par mon obole à votre bonne œuvre, et, ne pouvant compter sur nos catholiques hollandais, excellents sous d'autres rapports, mais trop portés à limiter leurs charités à leur pays, j'engageai quelques amis étrangers à grossir un peu la petite somme ; mais deux d'entre eux, tout disposés à m'aider, ont, d'oubli en oubli, différé jusqu'à ces derniers jours de réaliser leur promesse. Je vous envoie donc enfin ci-joint, en une lettre de change sur Paris, la misérable somme de deux cents francs à laquelle ont concouru mes collègues de Russie et de Sardaigne, le baron de Malbitza et le C^{te} de Saint-Marsan, l'un et l'autre zélés catholiques, mais comme moi peu riches, puis ma vieille et fidèle femme de charge genevoise, Suzette Veynier, convertie et bien convertie par les soins de ma Louise, enfin — ce nom vous ira au cœur — le jeune Stanislas Zamoyski, le cadet des enfants de notre sainte amie, qui est auprès de moi depuis quelques mois pour suivre ses études sous ma faible direction. C'est un ange de piété, de pureté et de douceur, véritable enfant de bénédictions, dont le jugement est déjà, à 19 ans, très solidement formé, dont l'esprit est entièrement tourné vers Dieu, mais que de continuel changemens de séjour et de maîtres ont empêché de prendre l'habitude de l'application et d'acquérir ainsi l'instruction élémentaire indispensable. Une confiance inspirée par le souvenir de celle que sa mère m'accordait, l'a conduit spontanément vers moi ; son père a consenti à le laisser ici. J'ai trouvé parmi nos Pères de la C. de J. un excellent professeur de latin et je fais avec lui des lectures et des extraits sur l'histoire moderne qu'il importe tant de dépouiller de la falsification systématique et envenimée de l'école protestante. Cela va l'occuper encore quelques mois. Il faut abandonner à la Providence ce qu'il doit devenir après. La position des jeunes gens de sa nation présente des problèmes presque insolubles. Je le recommande donc surtout à vos prières. Je verrais avec plaisir se développer en lui une vocation religieuse que je crois entrevoir mais qui n'est pas encore bien décidée.

Priez aussi pour moi, mon respectable ami, qui suis forcé par les circonstances à rester dans un monde où je ne suis bon à rien et dont je ne suis pas encore assez détaché.

Notre pauvre ami Lam. est un sujet constant de douleur pour moi. Son talent qui paraissait si terne dans le *Livre du Peuple*, s'est

un peu relevé dans son dernier ouvrage. Puisse le Seigneur, en considération du bien qu'il a fait et qu'il a voulu autrefois, le ramener à la vérité qu'il a si tristement abandonnée !

Agréez, mon digne ami, l'hommage de mon fidèle et respectueux attachement.

SENFFT.

Notes.

Le *Livre du Peuple* avait paru en 1837. Celui que Lamennais venait de publier et auquel M. de Senfft fait allusion ici avait pour titre : *Le Pays et le Gouvernement*. Il lui valut une condamnation à un an de prison qu'il purgea l'année suivante à Sainte-Pélagie. Désormais acquis à la démagogie et à ses pires revendications, l'infortuné ne fit plus guère qu'outrager le bon sens et la logique, en blasphémant ce qu'il y a de plus honorable au monde : la religion et la société.

